

[Chapeau] Comment un siècle après être devenue, à l'instar de l'état-nation occidental moderne, une république en 1912 – un moment où elle se trouvait territorialement et économiquement semi-colonisée, la Chine -- à présent deuxième puissance économique mondiale -- se trouve-t-elle toujours subjuguée et fascinée par l'Occident, au point où on pourrait dire que la Chine est *devenue* l'Occident, avec les ambitions politico-économiques, les procédés militaires et colonisants des « puissances » occidentales ? C'est peut-être cela le sens ultime de la mondialisation.

Gregory B. Lee est Professeur d'études chinoises et transculturelles à l'Université de Lyon (Jean Moulin). Il est auteur d'*Un Spectre hante la Chine : Fondements de la contestation actuelle*, Lyon : Tigre de papier, 2012.

Le cadeau empoisonné de Versailles ou La Chine à la manivelle de l'orgue de barbarie

Aunt Sally she's going to adopt me and sivilize me and I can't stand it. I been there before.

Mark Twain

The Adventures of Huckleberry Finn

Jusqu'au milieu du XX^e siècle en chinois la « modernisation » se disait « occidentalisation », l'Ouest était synonyme de modernisation. En ce sens, dans une large mesure la Chine que nous voyons aujourd'hui est le résultat, la « réussite » d'un projet vieux d'un siècle : la reconstruction de la Chine, ou plutôt la construction de la Chine, car, il y a un siècle, la Chine en tant qu'état-nation moderne après l'écroulement de l'Empire et la dynastie Mandchou des Qing, restait entièrement à créer.

À partir du milieu du XIX^e siècle jusqu'au milieu du XX^e, la Chine était colonisée par les puissances occidentales et par le Japon (récemment modernisé et militarisé). Si la Chine n'était pas colonisée de manière territoriale, comme l'était le sous-continent, c'était parce que l'empire britannique exerçait plus de contrôle sur une Chine fragmentée et sous tutelle que si le territoire avait été divisé entre les « puissances » coloniales de l'époque à l'instar de l'Afrique. À la place il existait un système de sphères d'influences, des enclaves territoriales européennes, des droits économiques détenus par les « puissances » et même un système juridique extraterritorial qui soustrayait les étrangers à la juridiction chinoise. Ce n'est cependant pas du degré de colonisation physique de la Chine que je voudrais discuter ici, mais plutôt de la colonisation de l'esprit, de l'installation dans l'esprit des idéologies occidentales politiques et scientifiques.

Vers la fin du XIX^e siècle, l'élite non-dirigeante des jeunes intellectuels a en grande mesure rallié un projet toujours un peu vague qui visait la réémergence d'une Chine souveraine, débarrassée de la dynastie étrangère qui l'avait dominée pendant deux siècles et demie, mais également libérée de la domination de ces nouveaux agresseurs colonialistes qui avaient subjugué la Chine à travers les guerres de l'Opium du XIX^e siècle.

Pour les jeunes intellectuels et les activistes politiques tel Sun Yat-sen, le salut national passait par l'imitation de l'Occident et surtout du Japon, qui ayant lui-même effectué la démarche était en passe de devenir une puissance coloniale tout comme les puissances occidentales. Le traité de paix de Versailles de 1919 ne faisait que renforcer la conviction que culturellement et techniquement la Chine devait imiter l'Occident pour devenir forte. La Chine fut humiliée par le traité. Bien que la Chine eut envoyé des dizaines de milliers d'hommes sur le front européen pour creuser les tranchées et fournir un appui logistique aux Français et aux Britanniques, c'était l'autre allié asiatique déjà techniquement supérieur, le Japon, qui s'emparait du butin, la colonie de Qingdao (Tsing-tao) et d'autres droits économiques (charbon, chemins de fer) qui

appartenait en Chine à l'Allemagne. La doctrine Wilson d'auto-détermination ne s'appliquait qu'aux Européens, aux blancs.

Une critique radicale classique de la Conférence de paix de Paris et du traité de Versailles (1919) qui en fut issue, maintiendrait que l'acceptation, même restreinte, du principe wilsonien d'autodétermination nationale ne faisait qu'empirer la crise de l'impérialisme, car même si on ne cédait pas ce principe aux non-européens, le nationalisme néanmoins fut identifié et comme manifestation et comme critère de la modernité, et « l'impérialisme ne pouvait pas sans renoncer à sa culture propre, celle de la modernité, s'attaquer aux prétentions du nationalisme¹ ». Le modèle de la voie nationaliste comme seul capable de mener à la modernisation, et par là à la souveraineté des peuples, fut par conséquent réaffirmé.

Cependant, même si selon cet argument, Versailles sonnait le glas de l'impérialisme classique européen l'idée que la modernisation à l'occidentale -- qui passait par des systèmes et des paradigmes bureaucratiques, épistémologiques, et technologiques occidentaux -- représentait l'unique voie par laquelle les colonisés et les dominés puissent résister et se réaffirmer s'ancra dans l'esprit de l'élite chinoise.

C'est-à-dire que loin d'être le début de la fin du colonialisme, les procédés colonialistes, par lesquels la modernité a toujours passé (l'histoire du XIX^e et du XX^e nous montre même que le colonialisme est profondément imbriqué dans la modernité), se sont manifestés comme la panacée des pays colonisés. La véritable réussite du colonialisme du début du XX^e siècle jusqu'à aujourd'hui est d'avoir convaincu les peuples colonisés, ou au moins leurs élites, qu'il n'y avait pas d'alternative à l'imitation du paradigme de l'état-nation, à une démarche mimétique par rapport au système occidental, un système, couplé d'idéologies, qui s'est avéré avec la première guerre mondiale non seulement politico-économique mais de plus scientifique (« les canons, les mitrailleuses, les avions »)². Pour les élites c'était l'accès aux savoirs et à la science des puissances coloniales qui était le plus important.

Dans la poursuite de cette logique toutefois une grande contradiction fut écartée. Afin de regagner une souveraineté, un pouvoir d'agence, il fallait tourner le dos à tout ce qui était local et hétérogène, il fallait homogénéiser, chasser les divergences pour installer l'uniformité, bref, il fallait imiter voire devenir cet Autre occidental. Cette logique contradictoire règne toujours en Chine, avec les conséquences sociales, environnementales et culturelles que nous connaissons.

Cette logique fut mise en musique par le Mouvement du 4 mai qui s'est constitué suite aux dispositions scandaleuses du traité de Versailles que la Chine avait dû accepter. Le 4 mai 1919 fut le jour où les étudiants de Pékin apprirent les nouvelles de Paris et manifestèrent Place Tiananmen contre le traité et contre la faiblesse du gouvernement chinois. Mais ils manifestaient également en faveur de la modernisation qui se traduisait par un slogan : « Monsieur Science et Monsieur Démocratie » ; les deux parties du slogan demandant, en effet, des changements systémiques -- dans le système de gouvernance mais également dans le l'organisation des savoirs, l'épistémologie des connaissances. Il fallait apprendre de l'Occident ou l'imiter ; le mot chinois *xue* 學 signifiant à la fois apprendre et imiter. À partir de ce moment, si les changements gouvernementaux allaient plutôt dans le sens d'une militarisation du pouvoir, les changements épistémologiques, eux, furent totaux. La Chine était en décalage avec l'enthousiasme pour le

1 Frank Furedi, *The New Ideology of Imperialism*, Londres et Boulder, CO., Pluto Press, 1994, p.5 cité in Gregory Lee, *La Chine et le spectre de l'Occident*, Paris, Syllepse, 2002, p. 67.

2 Jacques Ellul, *Le Bluff technologique*, Paris: Hachette, 1988 ; Fayard/Pluriel, 2010, p. 324.

progrès scientifique qu'a connu l'Occident de 1860 à 1900 quand « il fallait au nom de la Science détruire les idées fausses, les religions, les traditions culturelles, les mythes, tout cela, produits de l'imagination dans les âges obscurs, devait absolument être remplacé par la Lumière de la Science³».

En Chine, après Versailles, cette idéologie scientiste s'est répandue rapidement. La Science fut perçue par la jeune élite comme un instrument de guerre contre un obscurantisme millénaire, contre l'idéologie confucéenne qui soutenait le système socio-économique que fut le féodalisme, et tout ce qui avait empêché la Chine de « progresser » et qui était la cause fondamentale de son humiliation. Pour effectuer cette révolution scientifique, il fallait adopter la Science des colonisateurs, en l'adaptant de manière minimaliste aux conditions locales ; ainsi le racisme scientifique qui avait si bien servi dans le projet colonialiste occidental du XIX^e siècle fut adopté dans la Chine du XX^e en élevant « la race jaune » en haut du classement des races.

À l'instar des universités japonaises qui avaient été organisées selon le modèle américain, de nouvelles universités chinoises ont été conçues dès le début du XX^e siècle en départements qui correspondaient à l'organisation occidentale des savoirs et de la culture. Ayant emprunté des traductions de disciplines telle la philosophie (*zhexue* 哲學) et la littérature (*wenxue* 文學) il fallait trouver du contenu. Pour les sciences dites dures, ainsi que pour l'ingénierie, l'architecture, la médecine, il était évident que l'approche habituelle, « traditionnelle » à la science fut obsolète. Et dans un pays où une infime minorité des gens savait lire et écrire le chinois classique – langue de l'élite culturelle et administrative pendant plus de 2000 ans – une révolution linguistique et littéraire s'imposait avec comme base la langue parlée du nord, qui était déjà la lingua franca administrative, le mandarin.⁴ Il fallait inventer des mots, trouver des équivalences pour des catégories littéraires européennes qui n'existaient pas dans les classifications littéraires en Chine, - comme cela était le cas pour la plupart des cultures non-européennes – le roman, le théâtre, la poésie. Bien sûr la Chine connaissait la poésie mais les formes de la poésie dite « classique » étaient inadaptées et difficilement adaptables à la nouvelle langue. De plus, les Chinois avaient écrit tout type d'histoires, et de contes depuis deux mille ans mais non pas des romans dans le sens du roman moderne européen. Et chaque région pouvait se vanter de pratiques théâtrales, mais non pas de cette forme de théâtre européen où on ne faisait que parler, où on ne chantait pas, et où on ne buvait pas de thé ni ne mangeait de snacks pendant le spectacle.

Au fur et à mesure les Chinois se sont retrouvés très rapidement avec deux cultures : l'ancienne qui ne servait plus à grande chose, et la nouvelle, « moderne » et copiée sur celle de l'Occident, qui allait devenir LA culture chinoise. À partir des années 1920, il y a une volonté de la part des dirigeants Chinois d'intégrer le système occidental (soit la version capitaliste ou la version socialiste). En 2008, la Chine a réussi son coup avec les JO. Il y avait le désir de montrer au monde ce dont la Chine était capable au niveau de l'organisation méticuleuse et au niveau de la prouesse de ses sportifs.

Créés sous une toute autre forme et avec des ambitions très différentes en Grèce, le berceau de la « civilisation » occidentale, il y a 2,700 ans, réinventés en France en 1896, les Jeux Olympiques furent longtemps convoités par les autorités chinoises désireuses de se refaire une santé après la

³ Ellul, *Le Bluff*, p. 323.

⁴Nous ne disons pas alphabet car le terme n'est pas approprié à une langue qui s'écrit en des milliers de caractères individuels.

débâcle, en termes d'image, de Tiananmen en 1989. Les organiser à Beijing en 2008, y participer avec un taux de réussite phénoménale, signifiait une reconnaissance par et une intégration dans le système mondial. Peu importe si ces jeux étaient forcément très éloignés des loisirs et sports pratiqués dans la Chine d'antan ; même les jeux prétendument asiatiques (judo, taekwondo, karaté) ont d'abord été standardisés et homologués à l'instar des jeux occidentaux au courant des XIX^e et XX^e siècles, avant de se voir internationalisés, puis « olympisés ». Cette obsession avec le corps et les sports occidentaux, ce désir de la part des intellectuels et des dirigeants de vouloir imiter et concurrencer l'Occident dans le domaine sportif, l'athlétisme tout d'abord, remonte aux origines du jeune état-nation moderne. Pratiquer ces sports occidentaux représentait l'adoption par la Chine des règles et des normes internationales (c'est-à-dire occidentales) non seulement en matière de sports, mais également en ce qui concernait l'imaginaire autour du corps humain. Le corps devait dorénavant être hygiénique et dynamique, bien entraîné et entretenu, tout comme le corps occidental. Le corps de l'individu appartenait à la patrie et devait contribuer à la construction d'un corps national fort et sain. Le film muet, considéré un classique, *La Reine des sports* tourné en 1934 par le metteur en scène progressiste Sun Yu, promouvait l'athlétisme comme la face acceptable de l'occidentalisation, ou modernisation, à l'opposé de la face décadente des loisirs nocifs qui se pratiquaient dans les dancings de Shanghai où on trouvait de cette musique malsaine d'inspiration noire. Le film, comme d'autres films progressistes et critiques du colonialisme tournés à Shanghai pendant les années 1930 et avant l'invasion japonaise, reproduisait inévitablement et re-présentait et rendait visuellement séduisant précisément ce que l'on tentait de critiquer : les habits, les bâtiments, le sport, la foule urbaine de cette ville occidentale qu'était Shanghai tout cela fascinait le spectateur. *La Reine des Sports*, cependant, met en question la compétitivité aveugle de l'athlète individuel, et prône l'effort collectif avec une scène d'entraînement de jeunes athlètes féminines – le masculin est représenté dans le film par le jeune entraîneur raide et moralisant – qui met en scène des exercices synchronisés comme dans les scènes de danse synchronisée des films hollywoodiens des années 1920. Surtout, le corps individuel doit être au service de la nation, et le corps féminin, « libéré » des pratiques féodales doit maintenant se consacrer au collectif national. N'oublions pas, que les paradigmes pour un tel engouement pour l'athlétisme se trouvaient non seulement chez les puissances coloniales mais aussi dans l'exemple de la jeune Russie soviétique.

Au XXI^e siècle, appartenir intégralement au système sportif international relève non seulement d'un esprit de compétitivité patriotique, mais de l'inévitable absorption dans le système mondial tout court ; une « inévitabilité » qui a vu non seulement l'organisation d'un grand prix Formule 1 à Shanghai mais aussi la participation au concours de beauté féminine Miss World, que Miss Chine vient de remporter.

Dans *La Chine et le spectre de l'Occident* nous avons longuement analysé l'intégration des pratiques culturelles et artistiques dans la Chine du XX^e siècle. Même si l'épistémologie restait occidentale il y avait toujours des tentatives d'adaptation, des nuances dans le processus de l'intertextualité, un métissage plus ou moins réussi. Mais la Chine dans sa participation actuelle dans les événements mondiaux spectaculaires « ludo-economiques » ne cherche pas à mitiger, ni à négocier ces pratiques occidentales, et ne se livre même pas à des tentatives de sinisation ou d'hybridation.

Nous avons choisi l'orgue de barbarie comme métaphore car il nous semble qu'il symbolise bien la situation de la Chine aujourd'hui. La Chine se trouve à faire tourner la manivelle d'un système qui produit une musique selon un programme préétabli. Il s'agit d'un système fermé où le

« musicien » produit une mélodie « programmée » et où la seule variable qu'il puisse y apporter consiste à moduler le rythme du tournage.

La répétitivité, la stabilité, l'inévitabilité de l'orgue de barbarie mène à penser au système par lequel nous sommes tous à présent dominés et subjugués, système que Jacques Ellul a théorisé et nommé « le système technicien ». Plus complexe qu'un simple orgue, le système néanmoins se révèle « par le fait de l'interdépendance de tous les composants, par le fait de la globalité et enfin de la stabilité acquise, » ce dernier point étant « particulièrement essentiel : on ne peut plus « détechniser ». Le système a une telle ampleur que l'on ne peut plus espérer revenir en arrière⁵. On ne peut que continuer à tourner la manivelle. Mais on peut perdre ou passer la main à un autre, et cet autre est maintenant la Chine.

En Chine, le système technicien structure, comme ailleurs dans le monde, la société et l'économie, mais ce système devenu global et mondial la Chine se trouve chargée de tourner la manivelle pour nous tous. C'est la logique historique qui découle du colonialisme du XIX^e et du XX^e siècle, de la colonisation de la Chine par la science occidentale et de l'idéologie de Versailles.

L'on parle depuis deux décennies du changement rapide en Chine : « La Chine change si vite, vous n'allez pas pouvoir la reconnaître, » nous a-t-on souvent dit lorsqu'on s'apprêtait à la revisiter après une courte absence. Mais malheureusement, nous reconnaissons la Chine à chaque fois par ce qui ne change pas. Et en effet, ce qui semble être une accélération du changement depuis vingt ans, ce « changement rapide », ne relève que des « conséquences normales prévisibles et presque unilinéaires de la mutation antérieure », le concept de « changement rapide » n'étant finalement qu'une diversion.⁶

L'adhésion de la Chine au système technicien, date du moment où Deng Xiaoping, de par ses réformes économiques, a reconnecté la Chine à cette logique qui consistait en l'imitation du modèle état-nation moderne occidental. Les réformes menées par Deng Xiaoping, initiées à la fin des années 1970 et relancées, après le massacre de Tiananmen, au début des années 1990, ont simplement donné les conditions de croissance économique qui ont permis la croissance du système technicien.

À partir du moment où la Chine reprend en marche le train du système technicien, elle se trouve condamnée à imiter, et à répéter et finalement dépasser l'Occident. Mais ce dépassement sera illusoire. Que les découvertes technologiques sensationnelles se fassent en Chine et non plus en Occident est sans incidence ; que ce soit des taïkonautes chinois qui mettent les premiers le pied sur la planète Mars et non pas des Américains sera sans importance, ce sera une conséquence du fait que la Chine tourne la manivelle d'une machine inventée en Occident et que l'on lui a fournie, « une conséquence », comme dirait Ellul, « raisonnable et normale de ce qui existe déjà⁷ ».

Mais ce système est défaillant, et c'est dans le fait de cette défaillance que nous pouvons trouver espoir. Nous voyons dans la Chine d'aujourd'hui les imperfections et les ratés du système, des TGV qui déraillent faute de respect des normes de sécurité, des bâtiments et des ouvrages d'art qui s'écroulent parce qu'ils ont été construits par des personnels non qualifiés, et à cause d'une corruption qui fait trafiquer et affaiblir le béton. Il y a d'autres obstacles et freinages

5 Jacques Ellul, *Le Système technicien*, Paris, Calmann-Lévy, 1977; le Cherche Midi, 2012, p. 93.

6 Ellul, *Le Système*, p. 100.

7 Ellul, *Le Système*, p. 100.

systemiques : l'incapacité des institutions à avancer à la même vitesse, et puis la contestation sociale – du travail. Il y a également les seuils et les limites évoqués par Ellul quand il reprend Illich pour parler du problème fondamental du système, celui de la fixation des limites si nécessaires à l'élaboration d'une « feuille de route d'un avenir possible ». Les seuils (pollution, nuisances, épuisement de ressources) représentent les « bornes entre lesquelles l'action de l'homme (et la technique) doit se situer pour que la vie reste possible ». Et là, il s'agit du minimum. Car s'il est question de vouloir (re)créer une culture il faudrait aller plus loin et fixer « des limites qui constituent le dessin d'une culture⁸ ».

Il appartient à la Chine, colonisée par le, et a présent agent du, système à fixer des « limites volontaires, » car « ce n'est pas l'illimité qui peut en rien fonder et constituer une culture, ni une personne...C'est en établissant des limites volontaires que l'homme s'institue homme⁹ ».

Ceux qui militent en faveur d'un système politique plus libre pour la Chine doivent comprendre que ceci ne peut se faire indépendamment d'une adaptation des systèmes économique et technique. Nous ne croyons plus depuis le déroulement des événements politiques suite à la chute du mur de Berlin que le système capitaliste soit capable d'apporter le paradis démocratique aux pays ex-communistes, pas plus que ce système n'ait pu l'apporter aux pays anciennement colonisés.

Il faudrait en Chine un travail énorme pour promouvoir le débat sur une « feuille de route d'un avenir possible ». Il faudrait un travail parmi les intellectuels, mais plus important parmi les ouvriers, jusqu'à récemment paysans, à présent exploités, et souvent se trouvant au chômage et sans droits. Il faut que nous comprenions qu'une société meilleure où l'individu est plus libre, n'est point l'extension du système occidental actuel ; il ne l'est pas pour les populations occidentales. Non, ce qui est requis est bien « la fixation des limites qui est créatrice de liberté, contrairement à ce qu'on croit¹⁰ ».

Si la Chine, tout comme d'autres pays et peuples qui ont été entraînés par et dans un système hérité de l'Occident, et si bien imité et de manière accélérée, veulent détourner leur destin, vivre et non seulement survivre – et même cela est finalement sans garantie, si les Chinois veulent (re)constituer « le dessin d'une culture » il faudrait qu'ils fixent eux-mêmes des limites. Une telle démarche de la part des Chinois constituerait une réponse, bien que tardive, au « progrès » du système mondial (impérialisme, colonialisme, Américanisation, mondialisation).

Et nous autres, les non-Chinois, les ex-colonisateurs qui avons porté jusqu'alors ce système technique ? Si nous avons à présent peur des « Chinois » -- et cette peur se manifeste partout dans le discours quotidien, dans la presse (en particulier américaine, avec de rares exceptions, mais surtout à la BBC, farouchement et paraît-il viscéralement anti-Chine tout comme le gouvernement britannique). Mais la logique dont nous avons peur (fusionnée tout de même avec une peur historique du Péril Jaune) est une logique initiée en Occident. Si nous voulons que l'avenir du monde - un avenir jusqu'ici dessiné en Occident par l'Occident – soit autre, il faudrait que nous adoptions une démarche de fixation des limites. Ici, je suis bien conscient de ne proposer rien de nouveau et que ceux qui œuvrent dans ce sens sont déjà nombreux, mais je voudrais suggérer que nous avons affaire là au noyau du problème colonialiste. Nous voudrions bénéficier de l'accomplissement de nos désirs pendant que l'Autre (la Femme, l'ouvrier, le

8 Ellul, *Le Système*, p. 305 et p. 305 n.25.

9 Ellul, *Le Système*, p. 305 n.25.

10 Ellul, *Le Système*, p. 305 n.25.

colonisé, le Chinois) fournit le travail et paie la facture. Cette perspective n'est plus possible. Les Chinois sont à la manivelle, à eux de décider de changer la vitesse de la musique, de ralentir le rythme, ou même d'abandonner l'orgue entièrement pour passer à une pratique créatrice plus satisfaisante, de construire un destin au-delà de celui que le système technicien non-maîtrisé nous promet.

Tout au long de cet article nous avons décrit l'inévitabilité de l'adhésion de la Chine au système, ce système initié en Occident, et maintenant intériorisé et perpétué par la Chine. Mais la survie de ce système n'est point inéluctable. Si Ellul a si profondément analysé et théorisé le système technicien, analyse que nous partageons, c'était précisément pour pouvoir démontrer que le seul avenir viable pour la société humaine consistait en l'arrêt de ce « progrès » illusoire. Comme nous l'a démontré Ellul, et comme en témoignent les exemples chinois cités ci-dessus, il existe un freinage inné au système : « à un certain degré d'élévation technique, l'homme est décisivement le frein qui bloque le développement¹¹ ». En ce qui concerne directement la Chine, ce qu'Ellul dit en général à propos du monde des années 1970, peut être extrapolé à la Chine d'aujourd'hui : « Le type d'homme créé par la technique est incapable de soutenir le processus de croissance, il engage la technique dans le répétitif ». Or, à présent c'est tout le système tel qu'il est pratiqué en Chine qui est dans le répétitif.

Neil Armstrong, le premier homme à marcher sur la lune, vient de mourir, et quatre décennies plus tard les taïkonautes chinois s'appêtent à suivre ses pas. C'est un « remake », une répétition apparemment inéluctable. Tout comme au cinéma, nous qui en Occident étions en âge de voir le premier alunissage, en tant que spectateurs, nous nous rappellerons toujours de « l'original » et nous comparerons les deux. Mais le jeune adolescent qui voit le film le plus récent, le « remake », sans avoir vu l'original, n'est pas dans la comparaison, mais dans la découverte. Le jeune Chinois, et même les plus vieux à qui à l'époque on a caché les exploits des astronautes américains des années 1960, est séduit et ébloui par les merveilles des voyages dans l'espace.¹² Mais, il est évident que si la Chine devait répéter chaque aventure technologique avant de changer de cap et de fixer des limites, la planète aurait du mal à le survivre

Parmi les autres blocages du système, l'on trouve la contestation sociale et sociétale. Encore une fois, ce qui est arrivé en Occident, arrive inévitablement en Chine : le mouvement d'opinion « fait de déception, de crainte, de questionnements », la « révolte généralisée des ouvriers contre l'efficacité, la subordination du travail au rendement¹³ ». Tous les jours en Chine à l'écart de la vue des médias extérieurs, même si de temps en temps elles sont captées sur des téléphones portables, se déroulent des manifestations et de violentes émeutes contre les conditions de travail inhumaines et au niveau des ouvriers individuels, fréquents sont les suicides d'anciens paysannes et paysans qui travaillent des journées de 14 heures à produire des produits hi-tech et dorment dans des dortoirs de base attachés aux usines: une véritable « réaction violente contre l'impératif technologique¹⁴ ».

11 Ellul, *Le Système*, p. 303.

12 Juste comme les autorités ont réussi à oblitérer pour la jeune génération et les populations en dehors des métropoles, la réalité de Tiananmen de 1989, afin que pour eux cette histoire n'ait pas eu lieu.

13 Ellul, *Le Système*, p. 304.

14 Ellul, *Le Système*, p. 304.

Ce qui s'est passé en Occident – la montée de la société de consommation et du système technicien – sur une durée de plusieurs décennies, et pendant les Trente Glorieuses en France -- se déroule en Chine de manière plus concentrée et plus rapide, ce qui est normal vu le décalage qui existait. La société de consommation chinoise – même si elle est restreinte à une nouvelle classe moyenne – séduit de manière spectaculaire les citoyens chinois auparavant privés pendant des décennies de produits de luxe et même de marchandises de base. Mais la nouvelle classe ouvrière qui rend cette consommation possible tout en ne bénéficiant pas de de cette société marchande, a aussi rapidement compris que le progrès de la technique ne la libèrera pas, au contraire.

La montée de la Chine a non seulement ranimé pour une certaine période le système capitaliste, mais prolongé et agrandi le système technicien. En même temps la participation de la Chine dans ce système appelle et accélère la crise inévitable qu'Ellul a prédite il y a un quart de siècle.¹⁵ Ce qu'Ellul a décrit en 1986 résonne encore plus vrai pour le monde dans lequel la Chine a pris la manivelle, car sous la surface les fissures dans le système sont légions. Nous savons que le « gigantesque bluff est contradictoire en lui-même et qu'il laisse une marge de chaos, il couvre sans les combler les lacunes, des vacances, il révèle des erreurs, et que ce bluff est avant tout destiné à multiplier les « faire semblant » voiler l'absence du feed-back du système¹⁶». En Chine, nous voyons le zénith du « faire semblant » et le blocage de toute possibilité du « feed-back ». Si tout n'est pas noir, si nous ne sommes pas « enfermés, bloqués, enchaînés par la fatalité du système technicien », il faudrait néanmoins s'attendre à « un énorme désordre mondial qui se traduira par toutes les contradictions et tous les désarrois¹⁷».

15 Jacques Ellul, *Le bluff technologique*, Paris: Hachette, 1988 ; Fayard/Pluriel, 2010, pp 730-731.

16 Ellul, *Le bluff*, pp. 730-731.

17 Ellul, *Le bluff*, pp. 730-731.